

3. AU PRESENT _ Je ne crois pas qu'un portrait puisse dévoiler ou révéler au grand jour une personnalité cachée - et encore moins une âme quelconque. La personnalité est comme une crue perpétuelle qui dépasse l'instant, irriguant autour d'elle sans se soucier des limites de temps ou se figer dans une pose. La photographie cependant (et le portrait n'est pas une exception dans ce sens) saisit seulement le présent qui affleure à la surface, l'épiderme de la personne. D'autres abîmes passés ou à venir peuvent faire surface de temps à autre, mais ils ne seraient pas si petits pour s'accommoder dans l'instant. Si une photographie ne dit rien, elle peut en revanche *taire* quelque chose. La personne qui s'assoit devant moi est présente - est *au présent* - dans l'écorce mais pourrait ne pas l'être dans son noyau. Je crois saisir le présent et me retrouve à lutter contre une hydre à plusieurs têtes : une qui m'observe, écoute, me parle ; une qui flâne dans le passé ou les souvenirs ; une qui imagine ou rêve le futur proche ou lointain, sans conter toutes les autres sources de flâneries qui ruissellent sans cesse à l'intérieur de nous. Être ici, présent au présent, dans un sens (presque) absolu est rare, rarissime. Bien que très difficile à atteindre, ce *hic et nunc* est le seul lieu auquel une séance de portraits doit nécessairement aspirer.

1. 13 FEMMES _ Treize femmes s'inscrivent à un projet photographique . Elles ne manquent aucune séance. "Le temps de pose risque d'être un peu long aujourd'hui. - Combien ? - Quelques secondes. - Seulement ? Quelques secondes... Nous ne faisons qu'attendre du matin au soir que le temps passe !" La magie du calotype - négatif sur papier généré par un simple sténopé ou par une chambre photographique 4x5" - opère avec lenteur et demande de la patience. Lenteur pendant la prise de vue, lenteur dans la salle d'activités de la Maison d'arrêt devenue notre chambre noire. Une lenteur et une patience récompensées chaque jour par la chance de voir apparaître les images parmi les vaguelettes du révélateur. "Patience est tout", écrivait Rilke au jeune poète.

DU DEDANS _ Maison d'arrêt avant un autre départ : ces treize femmes sont en pause, et pendant cette pause, malgré l'immobilité subie, elles acceptent de regarder davantage *vers* ce même lieu, autrement. Besoin de ne pas se limiter aux quatre murs, de ne pas se cogner à l'espace exigü. Invitation à le percer, à y rentrer, ou à découvrir cet espace *du* dedans - l'espace tel un point d'appui et de contact, espace qui nous enveloppe, nous serre et qui, malgré tout, nous *touche* ?

2.

DETENTRICES _ Ensemble, nous avons transformé l'immobilité au sein d'un établissement pénitentiaire en condition initiale à exploiter-éclairer : si l'on est captif dans un espace, on peut aussi *en être captivé*. Ainsi aux photographies prises par elles avec des sténopés se sont rajoutés deux sortes de portraits dialogiques pris - mais je pourrais aussi bien dire reçus - soit par moi-même, soit par elles-mêmes. Au fil des jours chacune est passée de détenue à détentricice d'une parole jusqu'à alors sans voix : faute de mots, faute de pages vierges où écrire, faute d'oreilles pour être écoutée. J'ai essayé de trouver le juste équilibre, à la fois porteur d'ailleurs et soucieux d'écouter le "ici" résonnant à l'intérieur de l'établissement.

POINT DE DEPART _ Les deux semaines passées ensemble ont favorisé l'émergence d'une pensée photographique jusqu'à alors latente pour ne pas dire insoupçonnée. Une pensée ayant pour "objet" non seulement les espaces extérieurs de la Maison d'arrêt (la cour et le terrain de sport) mais surtout l'espace, bien plus intime, de l'image de soi et de son propre corps. En milieu clos avec peu d'éléments allochtones permis, la succession de sténopés et de portraits nous a permis de tisser une toile de pensée capable d'*arrêter* l'établissement sur l'image créée, avant qu'elles ne repartent. La photographie lavée de toute peine (dans son double sens) *se veut* ce point de départ.

UN SEUL SUJET _ Les contraintes imposées sont comme le nombre de syllabes nécessaires au poète souhaitant écrire en alexandrins : elles sont le cadre fixe qui laisse apercevoir une *sortie possible* par la rime et par le sens, une certaine liberté dans la création. À notre façon, nous avons expérimenté cette limite. Chaque participante a pris le temps de se questionner tout en aidant les autres à faire de même. Il n'y avait pas un individu (l'artiste) qui photographiait d'autres sujets (les modèles), ou des sujets photographiant des objets : il y avait *un seul* sujet polymorphe, un seul corps-lieu tantôt se repliant curieux sur lui-même, tantôt se dépliant.

4.

DANS LES PLIS _ Chacun reçoit différemment un portrait, n'y voyant que la crête d'une montagne qu'*un autre* a escaladé. On peut voir du sommet les deux versants sans savoir par quel côté cet autre est monté, ni par lequel il s'apprête à descendre. La critique est toujours une *critique de l'arrivée*. Il ne faut pas pour autant oublier les parois verticales et les suées pendant l'ascension, les pauses et les échanges, les digressions et les pertes, toute cette matière ineffable qui renforce chaque pas pour que la photographie paraisse légère, gracieuse et aérienne à l'arrivée, dans les limites du négatif. Tout au long du chemin, il faut sublimer la pesanteur de l'effort dans l'apesanteur du portrait. Pour parvenir à condenser un trajet en une immobilité, le repliant petit à petit pour le faire vibrer dans un drôle de "sur place". Ces 36 calotypes aimeraient rendre visible un cheminement à la fois verbal et émotionnel, parsemé de confidences et de non-dits. Mais il y a bien des choses qui échappent à la seule matière qu'enregistre un appareil photographique. Dépouillées de tous oripeaux, sincères, je dirais ces photographies essentielles, sans figures

de style ni rhétorique. Les deux dimensions de l'image et son mutisme endémique ne sont peut-être qu'apparents. Une troisième dimension et un chuchotement à peine perceptibles peuvent se cacher vivants dans leurs plis. L'idée de les réunir dans un petit coffret va dans leur sens. Il suffit d'ouvrir le coffret comme on ouvrirait une boîte restée fermée très longtemps ou une paupière. Les éclats d'une même lumière calotypique resplendiraient à l'intérieur. Pour peu qu'on y prête l'attention, ils nous regarderaient fixement.

Fausto Urru

La Mgi, *Maison du geste et de l'image*, est une association créée en 1983 et soutenue par la Ville de Paris. Sa mission initiale est de permettre à tous (enfants et adolescents particulièrement) de faire l'expérience d'une pratique artistique en vidéo, photo ou théâtre.

Son engagement avec le SP78 procède d'un partage de valeurs, et notamment de l'affirmation des vertus émancipatrices de la pratique artistique pour les publics qui ont rarement l'occasion de l'expérimenter.

La photographie a cette capacité d'ouvrir la voie d'une créativité libératrice et transformatrice dont ici chacune des participantes a pu se saisir pour trouver son expression singulière.

REMERCIEMENTS

Les participantes,
la Direction de l'établissement,
la Direction du SP78,
la D.R.A.C. Île-de-France
pour leur aide dans la mise en place du projet.

Ce coffret, conçu et mis en page par Fausto Urru, a été achevé d'imprimer en 100 exemplaires en janvier 2019 par *Escourbiac* l'imprimeur à Graulhet, sur papiers Natural Evolution 280 g/m² (photographies), Keaycouleur Carmine 300 g/m² (coffret), Munken Lynx Rough 90 g/m² (dépliants). Polices utilisées : Quicksand, Penna.

